

Étape

Fernand Ouellette

Volume 13, Number 1 (73), 1971

Le temps des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30772ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1971). Étape. *Liberté*, 13(1), 6–10.

Etape

Hier encore j'allais trébuchant sur les ailes de mon double. Mal dégagé de mon cocon, je n'avais pas coupé les fils de lumière qui me liaient aux « esprits qui rôdent ». Certes j'entendais bien la pleine respiration de la mer, la voix de la source. Mais je n'imaginai pas d'autres féeries, d'autre forêt intemporelle où me perdre, que le paradis vertical ou bout de l'être, tout peuplé d'anges et de visages sublimes. Informe, pétri de naïveté et de fragilité inhumaines, j'ai pris l'étroit sentier qui mène à la montagne ; attiré par la seule trace de la lumière du Thabor, laquelle, je le sentais, n'avait abandonné ni l'espace ni le temps.

Et lorsque ce double m'est apparu dans toute sa gloire, j'ai cru que mon être éclaterait sous la pression de la fulgurance ; comme si une énergie ineffable avait dissous le noyau me constituant, en un long fil d'Ariane qui me guiderait à jamais parmi les hommes. Cela s'était passé au sommet d'une montagne dont il semble que l'on ne puisse que s'éloigner irrémédiablement ; mais dont la cime, en réalité, embrase comme *l'événement* au centre de la mémoire.

Je ne pouvais être mieux mûri pour la poésie que je devais écrire. Je ne pouvais être plus démuné pour l'agir. Parti de la montagne, je me suis retrouvé sur un parquet de Bourse. J'allais y côtoyer les puissants qui représentent la société telle une vaste mécanique n'ayant qu'à bien tourner. Alors j'ai senti que je n'avais même pas la consistance d'une ombre. Je n'arrivais plus à réunifier mes fragments de souvenirs. M'auraient-ils dressé au moins comme une forme dans

cet univers où ne comptaient que les formes spectaculaires de ce jeu impitoyable du maître et de l'esclave ? Toutefois je n'étais même pas conscient de cet affrontement. J'étais désagrégé comme un tapis de molécules où passeraient les hommes réels. Je le répète, j'étais de la nature des foudroyés qui, dès le premier regard, sont brûlés par l'éclair. Sans trop m'en rendre compte, j'allais renaître, car je n'avais pas vraiment quitté la matrice qui telle la mer me portait.

* * *

Maintenant que je suis parmi nous depuis vingt ans, il me faut toujours souffrir un peu de poussière d'or sur mes épaules (ce qui ralentit mes pas) ; la poussière de ce papillon qui se transmute sans cesse. Toujours je suis dominé par mon amour. Il a l'intensité d'une flamme. Il rougit l'être comme un fer. Non pas que je n'aie confondu quelque chair sombre avec l'abîme qui m'aspire : le lieu nocturne s'est ouvert largement, et je n'ai cessé de m'y aventurer tourmenté par le puissant Désir ; mais le lilas du premier regard de l'aimée si courtoise, le premier chant de l'alouette, le premier matin de mai demeurent perceptibles. Je les rattache encore à cette femme, la mienne. Et peu à peu elle m'humanise. Quelle tâche est la sienne ! Mais la femme véritable ne se donne-t-elle pas entièrement à la création de sa vie, qui est en partie de façonner un homme total, un tissu de vie et de liens ? Une telle femme a presque perdu de vue son propre destin, son propre désir tant elle s'identifie délicatement à celui qu'elle recrée.

* * *

J'observe mes enfants esquisser le premier jet de leur être singulier. Je me sens à la fois électrisé et vidé par leurs décharges nerveuses, par leurs crépitements continuels. Peut-être se font-ils passoires pour échapper déjà à la multitude des images de violence qui les ensèrent ? Viêt-nam, Irlande, Biafra, Moyen-Orient, Québec. Ils peuvent, semble-t-il, jeter un coup d'oeil curieux sur les images les plus atroces de la guerre au Cambodge, comme s'ils étaient cuirassés par l'épaisseur de l'histoire humaine qu'ils auraient revécue dans une prise de conscience soudaine, comme si en naissant ils avaient assumé la vieillesse de l'adulte, les présences de la bête et

ses coups de griffes sur le coeur. De jour en jour j'épie leur visage, surveillant l'apparition de leur double ; ne serait-ce que le temps de cette illumination qui en fera d'authentiques êtres humains.

* * *

Depuis vingt ans je vais avec quelques amis, mes compagnons de blessure et d'espérance. Je les aime d'être si vulnérables. Comme ils sont attentifs à la succession des événements qui nous modifient ! Il s'agit bien de notre durée. Nous avons vécu coude à coude. Ce sont les compagnons des étapes de ma vie d'homme. Au même moment nous avons jeté le premier regard troublé sur la jeune fille. Au même moment nous avons vu naître nos enfants. Quand j'ai l'âme oppressée par le mensonge qui nous entoure, je sais qu'ils sont prêts d'exploser de colère inspirante. Quand je m'émerveille, je sais qu'ils me cachent discrètement leur propre émerveillement. Ensemble nous avons reçu la révélation d'un golfe de lumière immense, pendant que l'andante de la deuxième sonate pour violon de Bach nous délestait. Ensemble nous nous sommes tus, entraînés par la disparition rouge du soleil sur le Pacifique. Je respecte chez eux leur crudité d'homme. Ainsi j'aime qu'ils se tournent quand rayonne une femme magnifique, ou qu'ils chantent la dive bouteille avec la jeunesse de ceux qui furent éblouis, au temps où les dieux osaient encore venir rêver parmi les vignes. Ils sont merveilleux de faiblesse ! Ils sont vibrants. Ils vont, romantiques, avec la cavité du coeur bien ouverte.

* * *

Et les autres ? Je n'arrive pas à étudier froidement, par exemple, ces êtres qui nous gouvernent. Bien entendu je parle des vrais gouvernants et non des moulins à paroles, des marionnettes, ou des mandragores polies jetant un regard d'envie sur le pouvoir véritable. Je ne saisis pas comment un cerveau d'homme peut décider de prolonger la guerre au Viêt-nam, ou même concevoir une théorie sur la nécessité d'une défaite du Biafra. Comment ces êtres mi-hommes, mi-ordinateurs peuvent-ils se croire des surhumains ? Où est leur *poids d'être* qui permette une telle prétention ? Comment ne sont-ils pas effrayés jusqu'à la paralysie totale ?

Comment de petits colonels bien éduqués peuvent-ils encore aujourd'hui parfaire un système où les pires tortures se suivent ? Comment accepter que le langage se dégrade à ce point ? que le mensonge ait le visage de la vérité ? Et pourtant je dois bien prendre conscience que je suis entouré de requins, de serpents et de rats. Je finirais sans doute par me désembourber de leurs actes. Mais leurs ténèbres n'en finissent pas de m'atteindre et de m'étouffer. Et je ne parviens plus à m'abandonner aux ailes de mon double. Comme si je m'enlisais bien lié dans leur oeuvre de néant ! Ils me touchent parfois si durement que je tends un regard nostalgique vers cette mort que je fixe comme une bien-aimée noire. J'appelle les ancêtres fervents. Il me semble qu'ils furent presque des dieux : ces hommes réduits au silence, ou nés pour un joyau de parole, à l'écoute de la rumeur qui les acheminait vers l'éternité. Dante, Mozart, Hölderlin, Schubert, Novalis, Baudelaire, Rimbaud. (Je n'ose évoquer les hautes figures de saints, de mystiques, tant, de nos jours, on ne nous propose qu'une mystique de magazine ou de fumée.) Parfois j'ai l'impression que sans cet « ailleurs », qui à la fin s'ouvrira comme ma vraie demeure, je serais déjà pétrifié, muet, bien couché sous les ombres de ceux qui s'agitent, de ceux qui veulent faire le monde. Mais pourquoi le Président de l'Ouest ou le Président de l'Est croient-ils faire marcher le monde ? Ils s'entendent plutôt très bien pour le rendre invivable, surtout là où se lèvent les Jaunes et les Noirs ! Non ! ce sont peut-être ceux-là qui se taisent dans un lent effort de concentration d'être, ces forces d'être et d'espérance fascinées par l'infini et bouleversées par l'Être. Il suffit quelquefois d'un chant, d'un regard, d'une parole pour que le monde ancien soit anéanti, le temps d'une chute de soleil dans le temps, le temps d'une gigantesque vague de la mer autour de la terre, comme si toutes les sources débor daient, s'amplifiaient dans un mouvement d'amour du Dieu du commencement. Ainsi peut-on dire que le monde se fait, que l'homme s'éveille, même si la manifestation n'opère qu'au prix d'une incurable angoisse viscérale. Car nul ne se libère jamais vraiment de ce mal qui étreint le coeur entre deux instants fugaces de révélation. L'angoisse est notre terre

naturelle ! Je suis incapable de considérer le monde sereinement. Je n'atteins pas à cette sagesse du regard qui s'arrête pour contempler derrière lui le chemin. J'ai les yeux rivés à la nuit : et là-bas brille dans les profondeurs cette terre bleu et blanc. Vue de l'infini, qu'elle paraît pourtant maternelle et habitable ! Mais il suffit de prendre du sable dans les mains, de laisser couler entre les doigts cette terre pulvérisée à l'image de l'homme . . . Et vous savez bien qu'alors le cœur vous crève de violence dans la poitrine. Vous savez bien que vous vous immobilisez impuissants et stupéfaits. C'est pourquoi je soulève parfois la terre au sein du ténèbre, afin de reprendre conscience de la valeur inouïe de l'homme. Car c'est l'homme qui tire la terre en ouvrant ses bras vers le soleil, comme un arbre. Mais pour y parvenir, il faut se jeter dans l'Etna, n'est-ce pas, Empédocle ? Il faut accepter la dispersion de la cendre.

FERNAND OUELLETTE